



PIERRE HOUDION
**L'ART
DE NUIRE**

ROMAN

éditions
THIERRY MARCHAISSE

L'ART DE NUIRE

PIERRE HOUDION

L'ART
DE NUIRE

ROMAN



éditions

THIERRY MARCHAISSE



© 2013 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

© *Victoria and Albert Museum*, Londres, pour la couverture.

Portrait de Margaret Woffington, par Jean-Baptiste van Loo.

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion : Harmonia Mundi

La calomnie, Monsieur ? Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse !...

Beaumarchais

La haine est toujours plus clairvoyante, plus ingénieuse que l'amitié.

Choderlos de Laclos



out, dans la personne de Mme d'Achy, annonçait son refus farouche de l'âge, sa volonté de paraître charmante, avec néanmoins un certain quant-à-soi de prudence, légère concession de sa part à l'évidence de l'envol de sa première fraîcheur, mais qui la conduisait, malgré toute sa réticence, au statut cruel d'ancienne jolie femme. Elle en concevait une amertume singulière, d'autant plus inattendue de la part de quelqu'un d'aussi lucide qu'elle, ce qui ne l'en désespérait que davantage, dans ce vain combat qu'elle se livrait à elle-même et qu'elle perdait à chaque instant. Elle en était venue au point de ne plus pouvoir tolérer le moindre air de jeunesse chez les autres femmes de sa parenté et de son entourage. Et quand la malchance conjugait ce bonheur aux traits de la beauté, cela lui devenait plus qu'intolérable : cela la rendait ivre de jalousie et de méchanceté, ce que la prudence la forçait de dissimuler aux yeux de tous, grâce à ce sourire empreint de mélancolie qu'elle avait récemment adopté, à peine démenti par l'acuité de son regard, seule mise en garde qu'elle n'avait pas encore su adoucir.

L'imminence des débuts dans le monde d'une parente proche de son mari, orpheline désormais sans autres liens familiaux que ce cousin dont le sort avait fait son tuteur et son garant, ravivait son tourment d'une étrange façon. Bien que sans trop de fortune, la demoiselle ne se trouvait point démunie d'argent, et son nom procédait d'une lignée suffisamment connue pour ne pas décourager des alliances honorables, d'autant que sa figure était mieux que passable, antidote souverain aux dots trop modestes. L'inévitable et constante proximité de cette intruse, l'obligation où elle se trouverait bientôt d'en tenir le rôle de mère encourageaient des comparaisons qui ne pourraient que lui être défavorables.

Lors de ses visites à Saint-Cyr, où la fille recevait son éducation, Mme d'Achy avait eu tout le loisir de voir grandir le danger, tout en reconnaissant des qualités en devenir, qui par plus d'un côté lui rappelaient les siennes au même âge : parfait usage des manières et du langage, maintien modeste mais assuré, et surtout, malgré les insinuations ou les francs conseils, non moins franche aversion pour la clôture et pour les vœux. Dès lors, il devint clair, au vu de cette résistance opiniâtre, qu'il serait impossible, sans scandale, d'en faire une honnête religieuse. Il fallait donc se résoudre à la perspective peu gratifiante d'un emploi de duègne pour se mettre en quête d'une union bienséante. Le devoir, surmontant le dépit, lui fit entrevoir aussi le possible avantage de trouver à cette jeune personne un époux sévère, vieux ou laid, ou les trois à la fois ; et quand il n'aurait aucune de ces trois qualités, il n'en mettrait pas moins un terme à une

communauté d'habitation nécessairement fatigante ; c'était là surtout ce qu'on attendait de lui. Du reste, pourquoi attendre ? Elle n'eut pas trop de mal à persuader son mari, arguant de l'étroitesse de leur logement et de la gêne que ne manquerait pas d'apporter cette présence nouvelle, de trouver, le moment venu, un hébergement au plus près, mais en dehors de leur hôtel, manière d'éviter également que leur chère cousine s'y enlisât dans son célibat, ce qui, par parenthèse, devait aussi s'envisager.



C'est sur ce théâtre, ténuelement ombré d'une gaze malveillante, que parut Mlle de Carvoisin, sortie de la Maison royale d'éducation de Saint-Cyr peu de jours après son dix-neuvième anniversaire, après y être entrée à l'âge de sept ans, sur la foi de l'indispensable certificat de pauvreté établi par son évêque, et surtout sur celle des états de service de son grand-père, François-Philippe de Carvoisin (très vif, très pétulant et avec de l'esprit : toutes qualités qui se retrouvaient en elle), jadis capitaine avec commandement de mestre de camp au régiment de Roussillon Royal Cavalerie, lors de la campagne en Flandres de 1693, et de ceux de son père, Charles-Louis, maréchal de camp en 1758. Elle gardait fort peu de souvenirs de lui, sinon celui de son absence – les guerres de Hanovre et de Prusse l'ayant retenu loin et les pensionnaires de Saint-Cyr ne franchissant jamais l'enceinte du parc – et surtout celui du jour

cruel où ce presque inconnu, ce cousin au moins deux fois plus âgé qu'elle, qui se faisait appeler le marquis d'Achy, était venu lui en annoncer la mort. Quant à sa mère, morte en lui donnant le jour, à moins qu'elle ne le fût pendant sa première enfance – ce qu'on lui en avait dit était si peu certain – elle la paraît des traits de la légende, en faisant selon ses humeurs une sainte de la liturgie, ou une héroïne de ces grandes tragédies lyriques dont elle solfrait jour après jour les partitions.

Elle avait perçu assez tôt chez la marquise d'Achy qui, sans trop d'assiduité, la visitait cependant régulièrement, une hostilité sourde, dont cette insistance à parler de couvent et de la grandeur des vocations l'avait bientôt totalement persuadée. Elle n'y avait jamais prêté qu'une attention distraite, la menace lui paraissant encore fort lointaine, tout occupée qu'elle était par ailleurs à détailler les soies changeantes dont sa cousine était vêtue, ses manchons de martre, ses bagues de grenats et de clinquants, et ce parfum de poudre d'iris et de bergamote dont elle s'embaumait. Aussi attendait-elle avec une impatience qui ne fut pas déçue le moment décisif de dire adieu à ses institutrices, depositaires vigilantes de la froide grandeur de l'Ancienne Cour, pour faire la découverte de cette ville et du monde où l'on se paraît de si tendres couleurs et où l'on sentait si bon.

Au jour dit, Mme d'Achy vint la chercher dans un carrosse de louage assez malpropre, dans lequel la conversation roula avec effort sur des insignifiances avant de mourir tout à fait, Mlle de Carvoisin ne pouvant quitter sa vue de la découverte qu'elle faisait des bois, des champs, des bourgs

puis de la ville, où le mouvement et le tapage la frappèrent d'effroi tout d'abord, avant qu'une sorte d'agréable vertige la saisisse tout entière.

Le jour déclinait vite. En dépit de la boue omniprésente et des gueux misérables qui s'attroupaient à chaque instant autour de leur voiture pour mendier d'une voix lamentable aussitôt, et c'était souvent, que celle-ci était bloquée par un encombrement, elle n'avait d'yeux que pour les boutiques aux étals richement fournis, s'éclairant sous les auvents d'une profusion de quinquets au fur et à mesure que descendait le soir, les sveltes cavaliers enroulés dans des capes sur leurs chevaux fringants, les carrosses magnifiques, peints comme des gloires d'église, à roues couleur de flammes plus hautes que des hommes, précédés de porteurs de flambeaux, et dans lesquels des êtres irréels, à la splendeur d'archanges, poudrés, empanachés, paraient comme dans un rêve, l'air ailleurs, un fin sourire animant parfois leurs lèvres vermillon. Le cœur battant, l'ancienne pensionnaire sentit bien que cet univers était fait pour elle, et désira fort d'y trouver bientôt la place qui lui paraissait devoir l'y attendre.

Elle ne marqua aucune surprise lorsque, descendues dans la cour d'une belle demeure à péristyle, au lieu de l'escalier d'honneur, elles empruntèrent un degré escarpé sentant fort le chat, pour accéder à l'attique, du côté des communs, où M. et Mme d'Achy louaient sept ou huit pièces pour y tenir leur rang. Ils s'entassaient là de leur mieux avec un couple de vieilles servantes pour habiller Madame, accommoder le linge, cuisiner des bouillons, récurer les pots et

vider les eaux, et un petit garçon de onze à douze ans, neveu de l'une d'elles, pour ouvrir les portes, courir porter les billets et retenir les fiacres, ou alors, revêtu d'une belle livrée couleur de chamois à gros galons marron, pour emporter le grand sac de Mme d'Achy, son parapluie et son missel lorsqu'elle allait à sa promenade, de visites d'églises en parloirs de communautés.

De ce ton doucereux qu'elle lui connaissait bien, sa cousine la pria de prendre place dans le salon de compagnie, à la tapisserie assez râpée, où M. d'Achy la rejoindrait bientôt, tandis qu'elle-même, épuisée par la course, allait se mettre aussitôt dans sa chambre.

M. d'Achy ne tarda pas, se montrant courtois, sans empressement ni trop d'amitié, pour entrer sans trop de préambule non plus dans le vif du sujet : « Vous aurez compris – lui dit-il – que notre situation de fortune, la vôtre comme la mienne, ne permet aucune dépense excessive. Cependant, la Providence met à votre disposition l'héritage de votre père, dont je suis le gardien jusqu'à votre majorité. Sachez déjà qu'il n'est pas très considérable. Je vous en rendrai compte au jour convenable, et vous pouvez croire en mon attention scrupuleuse. Vous n'ignorez probablement pas que la majorité, habituellement effective à vingt-cinq ans, ne sera pas la loi pour vous, puisque notre famille relève de la coutume picarde ; cela vous fait disposer de vos biens dès votre vingtième année, c'est-à-dire bientôt. Vous aurez donc assez vite la liberté presque entière de vos mouvements, à laquelle vous aspirez sans doute, par la jouissance de vos biens. Avec votre agrément, je continuerai à les gérer, du moins tant que cela vous sera utile, car vous seriez en

butte, sinon, à la malhonnêteté répandue dans tous les états. Vous avez naturellement votre place avec Mme d'Achy et moi ; la servante que j'ai engagée pour vous, et que vous garderez si elle vous convient, va vous conduire tout à l'heure à votre chambre, pour ce soir. Comme vous avez déjà pu le deviner, nous sommes ici assez à l'étroit, quoique logés d'une manière dont notre nom ne doive pas rougir. Afin de vous installer plus commodément, j'ai jugé bon de vous retenir dès demain, sur les intérêts de vos fonds, un appartement décent dans le couvent des Petites Récollettes, rue du Bac. Vous y serez parfaitement bien, même si le mot de couvent n'a jamais présenté beaucoup d'attraits pour vous. Vous y serez avec des dames du meilleur ton, et vous pourrez venir ici nous faire visite à votre convenance, aussi souvent qu'il vous plaira, d'autant que Mme d'Achy et moi allons tout mettre en œuvre pour vous présenter à du monde, afin de vous trouver promptement le parti sage et convenable qui vous protégera dans la suite de vos jours. »

Tout ébranlée par le mouvement, plus grand en quelques heures que tout ce qu'elle avait vécu jusqu'alors, et par cette révolution si radicale dans ce qui composait ordinairement l'écoulement de ses journées, la jeune fille ne put trouver un seul mot de réponse, ce dont, visiblement, son cousin se montra satisfait, non plus qu'un seul moment de repos sur les matelas de crins qu'on lui avait fait accommoder, toute à l'impatience du jour suivant qui la verrait dans cette Maison des Récollettes, où elle se trouverait peu ou prou maîtresse d'elle-même, délivrée de la contrainte de son ancien pensionnat et de celle de ces parents qu'elle connaissait si peu, si exacts à l'accueillir et à s'en débarrasser tout

du même geste, comme dans un tour d'opérateur de magie. Si cela n'eût dépendu que d'elle, elle eût prié son cousin de l'y conduire sur-le-champ, aussitôt fini sa harangue, mais elle tenait encore la bride à son audace ; d'ailleurs, tout cela était si nouveau qu'à dire la vérité, elle n'y avait songé qu'ensuite. Dès la fine pointe de l'aube, elle se tint prête à partir, rongéant son frein.



La Maison des Petites Récollettes, située rue du Bac juste après les Missions Étrangères et le carrefour avec l'hôpital des Convalescents en descendant vers la Seine, comportait, outre le couvent de femmes franciscaines proprement dit, un immeuble de rapport récemment construit, ample et d'assez belle apparence quoique sans effet d'architecture, dont les trois étages bas dominaient une vaste cour l'isolant de la rue et lui dispensant la clarté. L'entrée sur cette rue en était défendue par une religieuse farouche et bougonne faisant office de concierge, la permettant aux seules locataires dont elle tenait la liste. Les visiteurs, les lettres et les paquets passaient en revanche par l'entrée principale donnant accès au parloir, où les rencontres se faisaient à travers les grilles.

La jeune fille prit possession de ce qui formerait désormais l'univers de ses espérances : une petite antichambre meublée d'une banquette, d'un poêle et d'une armoire ; une chambre avec une cheminée et un lit clos dans une

alcôve ; un grand cabinet pour les garde-robes ; un autre plus petit où se tiendrait la servante, à côté d'une resserre à bois. Par-dessus le mur de la cour, elle percevait la rumeur de la ville, formée par ce mélange des cris de colporteurs, des apostrophes des rixes, du fracas des roues sur le pavé, et parfois des fanfares et des cavalcades escortant un ambassadeur. Accoudée sur le rebord de la fenêtre, respirant la fragrance des pots d'œillets et de giroflées qu'elle y poserait dès le printemps revenu, elle pourrait même apercevoir l'impériale des luxueuses voitures qui lui avaient causé tant d'impression. Ravie, elle verrait ainsi souvent défiler leurs grands plumets blancs ou roses, de même que des compagnies d'angelots joufflus et dorés, soufflant dans des trompettes ou brandissant des couronnes tressées.

Peu après son installation, elle avait écrit à ses deux plus chères compagnes de Saint-Cyr, Mlles d'Hoziers et de Gréaulme, toutes deux sorties quelque temps avant elle, et elle venait de recevoir une réponse de Mlle de Gréaulme qui l'avait plongée dans une profonde rêverie.

Mlle de Gréaulme, bonne personne affligée de cette sorte de laideur qui impatient, savait vaincre les préventions par sa modestie et sa tranquillité ; elle possédait en effet le sens profond des maximes de l'honnêteté, savoir : toujours garder bon visage et ne se plaindre jamais des avanies ; par ce moyen, elle apprivoisait les gens, faisant apprécier ensuite ses qualités vraies. De plus, elle faisait le parfait repoussoir pour toute jeune femme moins laide qu'elle, ce qui n'était pas trop difficile. Elle écrivait dans son billet combien lui avait été favorable le sort qui l'avait faite héberger par son

oncle, l'abbé, au lieu d'être conduite aussitôt sa sortie de l'école, chez sa parente, à Richelieu, tel que cela avait été longtemps convenu tout d'abord. L'abbé de Gréaulme était l'un des instituteurs d'une jeune princesse au couvent de Montmartre, et son directeur de conscience. Il avait obtenu d'y faire loger sa nièce, qui de la sorte avait pu approcher la princesse. Celle-ci, émue par sa modestie et peut-être aussi par sa disgrâce, la tenait désormais en grande estime, la réclamant quotidiennement pour sa récréation, lui offrant avec une touchante simplicité d'enfant son amitié et sa protection. Mlle de Gréaulme prenait à témoin le Ciel et son amie Carvoisin du bonheur inespéré dont elle jouissait présentement, de compter ainsi parmi les entours d'une si auguste pensionnaire, qui lui permettrait peut-être, comme elle l'en assurait fréquemment, d'obtenir un jour une place dans sa Maison, sort si enviable qu'elle n'avait seulement jamais osé l'imaginer. Elle ajoutait, pleine d'une fierté candide, que sa très chère amie la comblerait tout à fait du plaisir de partager sa satisfaction, si elle venait la visiter à Montmartre, car elle pourrait sans doute alors lui faire rencontrer Son Altesse.

Cette lecture plongea donc Mlle de Carvoisin dans un abyme de songes. Depuis sa sortie de l'école, elle avait rapidement parfait sa découverte des ressorts de la société, d'abord en accompagnant sa cousine dans des promenades aux Tuileries ou au Luxembourg, et dans les nombreux couvents où la propre parenté de Mme d'Achy se tenait renfermée. Comme dans une répétition à son usage, elle avait été le témoin de quelques rencontres provoquées. C'est ainsi

qu'au jour donné, un mari pressenti apercevait sa future femme dans la pénombre d'un parloir, sous le prétexte d'avoir accompagné par pur hasard une femme de sa famille, venue voir une novice à la veille de ses vœux, ou quelque vieille tante occupant, comme elle-même, un appartement de rapport. Cette manière de procéder paraissait la plus habituelle dans le grand monde, comme dans cette frange nombreuse de personnes de qualité hors d'état de tenir un hôtel pour y recevoir des visites, sans même parler de bals, ou de se retrouver dans une loge de théâtre, ou tel autre lieu semblable d'amusements pour s'y montrer et y faire parade. Mme d'Achy ne lui disait pas tout, mais elle avait bien compris à demi-mot, ou même à certaines omissions, qu'elle avait déjà fait l'objet de quelques pourparlers, bien que rien n'eût encore abouti à une présentation. Elle-même se demandait quelle serait alors sa contenance, surtout si le soupirant n'obtenait pas son propre agrément. Elle envisageait avec la plus grande détermination de ne pas accepter ce qui ne lui conviendrait pas, tout en imaginant bien combien la vie, dès lors, deviendrait difficile. Elle en venait à souhaiter le *statu quo* jusqu'à sa majorité, qui la mettrait dans la position de pouvoir choisir et lui épargnerait d'ici là bien des disputes et des fatigues. La capacité qu'elle avait, grâce aux intérêts de son argent, de payer sa pension sans rien devoir aux Achy lui était une vraie satisfaction et lui donnait l'assurance de pouvoir attendre. Quant à son apparence, les regards appuyés qu'elle surprenait parfois l'avaient rapidement rassurée. Elle prenait grand soin d'elle, toujours mise avec élégance quoique fort simplement et sans grands frais. Cependant,

elle regardait avec envie les belles toilettes qu'elle croisait à la promenade et se promettait souvent de porter un jour des ajustements plus à la mode. En outre, sans d'abord entendre entièrement la signification de toutes choses, elle avait senti d'instinct le mauvais ton de certaines femmes trop parées ; toute sa nature l'empêcherait toujours facilement de franchir cette barrière-là, sans même le secours, ni de la religion, ni de la morale, ni du rang, non plus que par nécessité.

Mme d'Achy lui remettait constamment en mémoire l'illustration de sa famille, originaire des Marches milanaises avant de se fixer, il y avait fort longtemps, près de Péronne, ayant fourni depuis toujours des épées et son sang au Service, ce qui guiderait nécessairement le choix pour une famille au moins équivalente, justifiait de certaines prétentions et empêcherait même de regarder ailleurs. Elle ajoutait, toujours avec des soupirs, que l'honneur était bien la moindre des choses, mais qu'il ne fournissait pas le pain. Elle en voulait pour exemple M. d'Achy lui-même, lequel, en dépit de ses talents, n'avait jamais pu percer, faute d'avoir su intéresser suffisamment les commis des ministères.

La jeune fille avait, de même, très vite, relevé le recours très fréquent à certains mots, tels que : illustration, faveur, appartenance, appui, soutien, intercession, protection, bienveillance, sollicitation, parrainage, commensalité, etc. Ils émaillaient quasiment toutes les conversations, quels qu'en soient les interlocuteurs et l'objet. Elle en avait eu la confirmation, quoique dans un domaine différent mais qui la touchait de près par la similitude des situations, en se liant, un peu à son corps défendant, avec sa voisine de palier, une

Mme de Martinville, ensevelie sous ses crêpes de veuve, qui l'avait prise en amitié et qu'elle ne pouvait toujours esquiver. Cette dame lui faisait quotidiennement la confidence toujours identique de ses malheurs, dont elle retenait immanquablement qu'elle ne subsistait plus que par la générosité de l'archevêque de Paris, grâce à la protection de l'épouse du colonel sous lequel avait servi feu son époux. Un jour que la jeune fille s'était récréée, presque malgré elle : « Madame ! Il faut donc que vous demandiez ! Je crois que je ne saurai jamais le faire ! » Mme de Martinville l'avait regardée, tombant des nues : « Mon enfant, mais tout le monde demande sans cesse ! C'est ce qui fait aussi la marche de l'État ! Si vous vous contentez d'attendre sans rien dire, comment voulez-vous qu'on vous distingue du néant ? »

C'était, en d'autres termes, tout ce qui se déduisait de la lettre que lui avait écrite son ancienne compagne de Saint-Cyr. Toujours songeuse, elle se renseigna sur la situation de l'abbaye de Montmartre, découvrit que malgré sa proximité de Paris, il lui serait impossible de s'y rendre autrement qu'en voiture. Elle sentit, dans le même temps, que la possibilité d'entrevoir une altesse piquerait l'imagination de sa cousine d'Achy, et sans pouvoir se l'expliquer, il lui parut essentiel de n'en être pas accompagnée.

La première fois qu'elle se rendit ensuite chez ses cousins, elle amena dans sa conversation, comme sans y attacher une trop grande importance, en conséquence de la lettre qu'elle avait reçue, l'idée d'une promenade et de l'amusement qu'elles prendraient à rompre un peu l'ennui de son

Les pages suivantes ne sont pas consultables

© 2013 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.